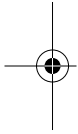


Avant-propos

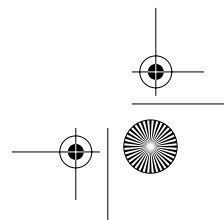
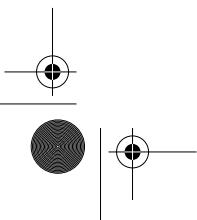
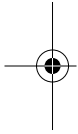
Une lettre, même « privée », est-elle jamais hors littérature ? Ou, résistant sourdement à tous ceux – critiques littéraires, chercheurs et autres lecteurs professionnels – qui tentent de se servir d'elle en l'arraisonnant comme document, archive, voire comme caution ou preuve matérielle, ne reste-t-elle pas sur ses bords, séjournant indéfiniment dans ses parages, y « demeurant » en quelque sorte en suspens sans pourtant jamais y demeurer en tant que telle ? C'est à cette question que tient, c'est à elle plus précisément que se tient cet essai, qui interroge la troublante, l'indécidable ligne de partage ayant trait au secret de la lecture tant dans le récit de Maurice Blanchot, *L'Instant de ma mort*, texte testamentaire d'une inépuisable réserve, paru en 1994, que dans la lecture minutieuse, pas à pas, que lui consacra Jacques Derrida dans *Demeure – Maurice Blanchot*. Derrida offrit alors à Blanchot une hospitalité qu'on peut sans hésiter qualifier de poétique, au sens le plus fort





du terme, alors qu'il posait, avec ce commentaire si singulier d'un récit lui-même incommensurable, un geste d'une grande portée, mieux : une véritable *réponse*, selon l'acception pleinement affirmative qu'il sut, en tant d'occasions, donner à ce mot consonant pour lui avec celui de responsabilité. « Un acte d'hospitalité ne peut être que poétique », aimait-il à souligner. *Demeure* souscrit de toute évidence à cette injonction, à cette intimation venue de l'amitié pour Blanchot, dont Derrida admirait l'œuvre de pensée, on le sait, de manière inconditionnelle.

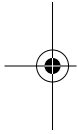
De toutes les questions qui auront rapproché l'écrivain et le philosophe, quoique toujours dans la plus grande discrétion, la littérature aura certes été pour Maurice Blanchot et Jacques Derrida le lieu par excellence du secret. L'un et l'autre posent, en effet, qu'il y a dans le secret un « il est impossible de dire » qui ne relève pas de l'aveu ou de la confession, et qui ne peut être levé alors même qu'il est dévoilé, rompu ou exhibé. Plus, même : la littérature aura peut-être – toujours ce « peut-être » tout-puissant qui est son seul pouvoir – été le seul lieu, la crypte ou l'abri, offrant asile à ce secret sans fond : elle seule, parmi tous les autres discours (l'éthique, la religion, la philosophie, la psychanalyse même), accueillerait le secret, voire le secréterait sans se le réapproprier. Si dans *États d'âme de la psychanalyse*, Derrida déclarait que la souffrance et la question de la





cruauté pourraient bien être la spécificité de la psychanalyse, il est remarquable que, de façon analogue, il élise le secret comme le cœur même de la littérature. Qu'un secret ne réponde pas à son concept, sauf à le perdre aussitôt, mais aussi qu'on ne puisse jamais se dérober à son interdit et qu'on doive en répondre, telle serait l'aporie partagée par l'écrivain et le philosophe. Comment, dès lors, présenter ce qui, dans ce secret sans contenu et non caché, se refuse à toute présentation et, surtout, comment en parler sans l'arracher à sa nuit propre et privée, comment s'en approcher et y toucher même, tout en le gardant intact ? Ce sont ces questions ouvrant à une responsabilité impossible, ou de l'impossible, auxquelles Derrida fait droit de la manière la plus rigoureuse dans sa lecture de *L'Instant de ma mort*, et que cet essai tente à son tour d'« accompagner », fût-ce d'un pas de côté.

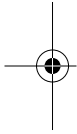
Prenant appui sur plusieurs séances inédites du séminaire de Derrida intitulé « Répondre du secret », qui se tint à l'École des hautes études en sciences sociales en 1991, cet essai cerne dans un premier temps l'originalité de l'approche derridienne en retraçant les choix que fait le philosophe de sémantiques et de logiques qui le portent, d'une part, à puiser à un fond plus mystérieux et même étranger au secret freudien ou (post-)psychanalytique et, d'autre part, à privilégier la scène littéraire pour ses affinités avec la fiction (le phan-





tasme, le virtuel, le spectral) et sa capacité elliptique de retrait et de rétractation, dans le dire comme dans le silence. Dans un second temps, cette pensée hétéronomique du secret est saisie tant dans le récit de Blanchot, qui en offre un exemplaire mise en œuvre, que dans les « effets de secret » qui viennent se déposer et se sceller en retour dans la propre lecture de Derrida, qui s'inscrit ainsi elle-même dans la logique tourmentée, retournée, du secret et de sa transmission nécessairement oblique.

Dans *Donner la mort*, Derrida distingue, au sujet de la littérature, cette « chose » sans bordure qui excède toute limite, plusieurs fils qui s'entretissent ici étroitement : « ... le secret de ce que nous appelons la littérature, le secret *de* la littérature et le secret *en* littérature¹. » Ces figures se croisent dans cette « entrelecture » de *L'Instant de ma mort* et de *Demeure* qui voudrait démêler, à partir de questions comme celles de l'artefactualité, de la « virtuelactualité » – comme le dit René Major², temporalité de l'événementialité qui ne passe pas – de la scène littéraire, des « faits » et des « dates » supposés historiques susceptibles de servir d'assises ou de référents pour stabiliser ce qu'on appelle tranquillement la « réalité », l'infinité-



1. Paris, Galilée, 1999, p. 163 (désormais abrégé DM).

2. R. Major, *La Démocratie en Cruauté*, Paris, Galilée, 2003, p. 38.





male mais irréductible différenciation qui retient l'une à l'autre ces figures du secret sans pourtant les laisser se confondre. Si la littérature peut toujours, comme le souligne Derrida dans *Demeure*, aller jusqu'à « feindre même le leurre », on entrevoit – mais entrevoir, ou entrelire, est-ce encore savoir ? – que c'est précisément ce qui, dans la littérature mais jamais localisé en elle comme tel, tient au secret. Plutôt que d'interprétation ou d'herméneutique, c'est donc d'une autre expérience de la lecture qu'il sera aussi question : une lecture qui souhaiterait elle-même « demeurer », loin de toute évidence, de toute explication et de toute certitude, une « expérience secrète au sujet d'un secret », comme y appelait Derrida (DM, p. 164).

Forme de célébration de la parution de *Demeure* il y a quelque dix ans (et faisant constamment place à cette question de la date), ce livre tente ainsi de prendre la mesure de l'événement du secret qui s'est trouvé noué entre ces textes, jusqu'à la toute fin, puisque l'enjeu soulevé par la lettre, vraie et fictive, a été porté par Derrida jusqu'en son « Adieu » à Blanchot, en 2003, à l'instant de sa mort.

